

Danny McCarthy on ...off ...on... off...

Danny McCarthy, *extraire le son de la mémoire / arroser les plantes*, Le Lieu, centre en art actuel, Québec, 12 octobre-4 novembre 2007

Jocelyn Robert

Number 98, Winter 2008

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/45624ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions Intervention

ISSN

0825-8708 (print)

1923-2764 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Robert, J. (2008). Danny McCarthy on ...off ...on... off... / Danny McCarthy, *extraire le son de la mémoire / arroser les plantes*, Le Lieu, centre en art actuel, Québec, 12 octobre-4 novembre 2007. *Inter*, (98), 60–61.

Danny McCarthy

on ... off ... on... off...

PAR JOCELYN ROBERT



PHOTO: CHRISTIAN MESSIER

En entrant dans la salle du Lieu, peu de choses. Puis on finit par y voir et se rendre compte qu'il y en a tout de même, finalement. D'abord à droite, sur le long mur, une série de dessins. Au fond, des zones blanchâtres au mur. Sur le mur de gauche, entre les fenêtres, quelques objets. Et au milieu de l'espace, pendant du plafond, des fils qui se balancent au moindre mouvement d'air.

Il y a aussi dans un coin un petit tapis avec quelques objets et dans la salle, deux haut-parleurs et quelques visiteurs. Mais ce sera pour plus tard.

L'artiste s'avance. Vêtu de noir. Il se rend dans le coin où l'on a plus tôt aperçu un tapis et quelques objets. Pause. Se met un voile noir sur la tête. Pause. Le voile ne cache pas vraiment son visage, mais rend plus vague son identité. Il prend un objet et commence lentement à en tirer des sons.

La série de dessins du mur de droite se présente d'abord comme des traces, comme des marques qui auraient été laissées sur le papier par des objets, à la limite par le fond

d'une tasse à café, mais tout de même un peu plus : des couleurs, des coïncidences de formes circulaires qui laissent penser qu'il y a plus que le hasard dans la rencontre de ces formes. Pas beaucoup plus, mais justement, ce peu.

Sur le mur du fond, ce que l'on a aperçu comme des zones blanchâtres se révèle être une série de photographies de petites dimensions (6 x 4 cm à peu près ?) mal cachées, chacune sous une feuille de papier semi-transparent. Elles apparaissent au travers de la matière comme des nuages d'images, plus comme des photos évoquées que révélées. On peut cependant agir : si l'on appuie délicatement sur la feuille de couverture, la transparence est amplifiée et l'image devient plus claire. Qu'est-ce que l'on y gagne ? Rien. On avait une image évoquée, on a une image sans secrets. On abandonne vite l'idée de mieux voir et l'on continue de rêver en regardant la suite des nuages.

Frottements de pierres l'une contre l'autre. Un petit objet, peut-être tibétain, qui crée des sons d'une fragilité extrême par le simple contact

d'une corde tendue sur l'axe d'un résonateur. Si la corde est tendue, le reste ne l'est pas : les choses passent. Quelques sons amplifiés, modulés. Un générateur élémentaire de sons électroniques. Du temps.

Sur le mur de gauche, des objets ayant été légèrement transformés. Ou plutôt marqués : ici une pièce de ruban adhésif, là une autre trace. Objets quotidiens, sans histoires, ne présentant finalement pas beaucoup plus de singularité que celle d'en avoir été tirés, justement, de ce quotidien.

Au centre, les fils très minces suspendus du plafond s'associent à ces légères interventions graphiques, et autres presque sculpturales, en dansant très lentement au gré des passages, chaque visiteur qui se meut troublant légèrement l'air ambiant et lui donnant une forme temporaire à laquelle chaque fil répond. La révélation est ici totale : l'air prend vraiment forme, garde la trace du passage pendant beaucoup plus longtemps qu'on pourrait le croire : des secondes, plusieurs. Et la forme, telle que révélée par les fils, est remarquablement fidèle, correspondant à l'épaule, à la

hanche, à la jambe. Ce que l'artiste tente de faire en objets, en couleurs ou en images, il le réussit sans effort ici, en abandonnant l'expression à l'inertie de la masse d'un fil à coudre.

La salle est habitée des sons produits par l'artiste pendant une vingtaine de minutes. Pas seulement par eux : il y a aussi les sons de la clochette électronique qui indique l'ouverture de la porte du Lieu, revenant de temps à autre. Et un changement régulier dans l'espace sonore : un des haut-parleurs fonctionne en effet par intermittence, selon un cycle long, plusieurs minutes : on... off... on... off... Les sons produits pendant la performance occupent ainsi l'ensemble de l'espace sonore, puis deviennent soudainement asymétriques et reprennent lentement une sorte d'équilibre.

C'était le passage au Lieu de Danny McCarthy. Une déformation subtile mais sensible de l'espace visible et audible, la trace presque anonyme d'une sensibilité extrême, qui ne laisse presque rien derrière elle, sinon la forme de ce passage, justement. ■



Dekker

